

THE LAST MAN ON EARTH (1964)

De Sidney Salkow



Scénario : William Leicester, Richard Matheson, Furio M. Monetti, Ubaldo Ragona
Distribution : Vincent Price, Franca Bettoia, Emma Danieli, Giacomo Rossi-Stuart
Durée : 86 minutes
Origine : États-Unis, Italie

« *Another day to get through, better get started...* », c'est sur cette affirmation pessimiste que débute le sombre *Last Man on Earth* de Sidney Salkow. Quatre ans avant le fameux *Night of the Living Dead* de Georges A. Romero, que plusieurs qualifient de genèse du cinéma de zombies, cette fable sinistre possède déjà toutes les caractéristiques majeures du genre. Dans une ville déserte d'Amérique, le docteur Robert Morgan (Vincent Price) croit être le dernier survivant d'une terrible épidémie ayant réduit l'humanité à l'état d'une horde informe de vampires désincarnés. Chaque jour est, pour Morgan, une nouvelle lutte contre lui-même, contre le désespoir et son dégoût pour une routine morbide qu'il entretient depuis trois ans. Chaque nuit, une masse languissante de morts-vivants assiège sa demeure. Elle attend patiemment qu'il cède et perde le goût à la vie...

Adapté du roman *I Am Legend* de Richard Matheson, *The Last Man on Earth* est devenu à juste titre un véritable classique culte du cinéma de série B. Il faut dire que le film de Salkow anticipe de façon presque visionnaire certains des films les plus marquants de l'histoire du cinéma d'horreur. De *Dawn of the Dead* à *28 Days Later*, rares sont les films de zombies qui n'ont pas de dette envers *The Last Man on Earth*. Dépasant l'horreur simple pour se hisser au niveau d'expérience de terreur, *The Last Man on Earth* nous plonge sans pitié dans un univers post-apocalyptique que l'espoir abandonné.

À première vue, on croit avoir affaire à une autre aventure typique du prince de la nuit Vincent Price. Après tout, le maître y interprète comme à l'habitude une pauvre âme solitaire, rongée par le souvenir de sa femme morte dans des circonstances déchirantes. Monologuant sur ses tourments, il ponctue ce récit à l'atmosphère glauque de sa légendaire voix de spectre. Son interprétation théâtrale est en parfaite symbiose avec le ton, très proche de la nouvelle littéraire, du récit de Logan Swanson et William F. Leicester. On aime Price ou pas mais rarement a-t-il été aussi bien exploité.

Par ailleurs, c'est par la richesse de son allégorie que le film de Salkow se démarque des autres productions d'horreur à petit budget de son époque. Qualifié par l'auteur Stephen King d'« exemple le plus abouti du film d'horreur politique », *The Last Man on Earth* démontre de manière

élégante et efficace la complexité du concept de normalité. Convaincu qu'il défend la civilisation humaine envers et contre tous, le docteur Morgan devient un redoutable chasseur de vampires. Son pragmatisme et son sang-froid l'ont transformé en méthodique machine à tuer.

Cependant, il existe à son insu une véritable communauté de survivants oscillant entre l'état vampirique et la condition humaine qui l'a élevé au rang de légende vivante. Tuant sans pitié le jour pour ensuite se terrer dans son antre la nuit venue, c'est un dangereux renégat craint par la seule société existante. Le personnage d'ermite de Vincent Price a encore une fois transgressé les limites imposées par la majorité. Ce revirement de situation ingénieux investit *The Last Man on Earth* d'une réflexion fascinante sur la subjectivité de la droiture, de l'ordre et de la morale. Pensant agir pour le bien-être commun, Morgan est devenu un monstre.

Parce qu'il est exempt de références politiques directes, *The Last Man on Earth* est une œuvre foncièrement intemporelle. Il pouvait dénoncer la répression systématique du communisme en 1964. En 2006, il s'applique parfaitement à la chasse au terrorisme. Le symbolisme de ce petit classique de l'horreur à l'ambiance lourde est simple mais tout bonnement remarquable. C'est peut-être pour cette raison qu'on lui pardonne une bande-son déficiente et quelques lacunes techniques imputables à son origine italienne bon marché. Le produit final transcende celles-ci aisément.

Par Alexandre Fontaine Rousseau

Source : <http://www.panorama-cinema.com/html/critiques/lastmanonearth.htm>

THE LAST MAN ON EARTH (1964)

De Sidney Salkow

Robert Morgan se réveille comme tous les matins depuis maintenant trois ans. Il est le dernier survivant d'une terrible épidémie qui a causé la perte de l'humanité. Il doit faire face chaque nuit à des morts vivants dont le retour à la vie est également dûe au virus. La routine le pèse jusqu'au jour où il aperçoit un petit chien bien vivant...



En 1971, le fameux roman de Richard Matheson, *Je suis une légende*, fut adapté pour le grand écran sous le titre *Le survivant* avec Charlton Heston. Mais ce n'était pas sa première adaptation. En effet, cette fantastique histoire avait déjà vu le jour sous le titre *The last man on earth* en 1964, avec Vincent Price dans le rôle principal.

Réalisé en noir et blanc, le film, une fois sa vision terminée, nous fait penser à un futur chef d'oeuvre qui va voir le jour en 1968, *La nuit des morts vivants* de George Romero. Je ne sais pas si celui-ci a été inspiré par ce film mais les deux oeuvres ont énormément de points communs.

Déjà de par une des caractéristiques de leur sujet, à savoir une épidémie qui après avoir fait mourir les gens les font revivre à l'état de morts vivants. Le virus contaminant étant remplacé par des radiations dans le film de Romero. Ensuite, les scènes où les morts attaquent la maison de Price nous rappellent immédiatement les attaques nocturnes de "La nuit...", quand les zombies tentent de pénétrer dans la maison barricadée de Ben et des autres réfugiés. Même la gestuelle et l'emploi d'armes, comme des bouts de bois, par les morts, est quasi identiques dans les deux films. Un autre aspect similaire, et pas des moindres, sera le côté ultra-pessimiste des deux films. Je reviendrai plus tard sur ce dernier point.



The last man on earth nous présente donc Vincent Price dans le rôle de Robert Morgan, devenu le seul être vivant sur Terre. Aucune âme qui vive dans les environs à part lui. Des cadavres jonchent les rues de la ville, les voitures sont abandonnées. Le film nous fait suivre ses pensées par voix-off, ce qui accentue l'effet de solitude dans lequel se trouve le personnage. Marquant les jours sur un mur, tel un prisonnier, nous découvrons que cela fait maintenant trois ans que Morgan vit seul au monde. Il vit dans sa maison, qu'il a barricadé. Sur la porte d'entrée, des gousses d'ails, des croix et des miroirs. Des objets identifiables d'entrée pour les amateurs de films fantastiques. Price serait-il la proie de vampires ??

Comme on le voit, l'histoire de Matheson joue sur deux tableaux puisque ses morts-vivants se comportent comme des vampires, se cachant de la lumière, ne pouvant se regarder dans un miroir, ne supportant pas l'odeur de l'ail. La méthode d'extermination de Robert Morgan nous fait voir en lui une sorte de chasseur de vampires, tel Buffy (bon, ok, j'exagère...) ou Van Helsing (la référence vous plaît plus ??), taillant des pieux en bois qu'il enfonce dans le cœur des monstres. Ceux-ci sont par contre dépourvus de canines pointues, se déplace comme de vrais zombies, ont le visage blafard.



Chaque jour, c'est la même routine : ramasser les cadavres, aller les faire brûler dans la grande fosse, récupérer de l'essence, de la nourriture, tenter d'établir un contact radio avec quelqu'un. Et le plus important, rentrer avant la tombée de la nuit. Tenter de dormir malgré les assauts répétés des morts-vivants sentant une présence humaine dans cette maison. Oublier que l'un d'eux appelle Robert par son nom ! Trois ans que ça dure. Trois longues années. On voit souvent le personnage faire des gestes de résignation. La perte de l'espoir. Mais quel espoir pour lui dans ce monde déserté de la vie ? Ne réagissons-nous pas comme lui dans pareille situation ?

Après une demi-heure de film, nous allons assister à un long flash-back, destiné à nous faire découvrir les causes qui ont amené le héros dans cette situation extrême. On apprend que cette terrible épidémie a débuté en Europe puis a gagné les autres continents. Des chercheurs, des scientifiques, dont fait partie Robert Morgan, tentent chaque jour de trouver un remède mais en vain. L'armée a pour mission d'aller chercher chaque personne contaminée pour les faire brûler dans la fosse et tenter de réduire le risque de propagation de l'épidémie, ce qui donne lieu à des scènes poignantes, comme cette femme qui ne veut pas qu'on emmène son mari. L'ami de Morgan, Ben Cortman, totalement résigné, ne pense qu'à ces rumeurs qui voudraient que les morts se remettent à vivre. Une théorie que réfute Morgan. Le film s'enfonce dans le pessimisme le plus noir, quand la femme et la petite fille de Morgan sont contaminées à leur tour. Morgan oblige sa femme à ne pas appeler l'armée pour leur fille. La scène suivante sera des plus touchantes car nous comprenons avant le personnage que ce camion de l'armée qui vient de passer contient sûrement le corps de sa fille, appelé par une mère qui ne pouvait sauver la chair de ses chairs. Cette mère qui sera présente dans une séquence digne d'un vrai film d'épouvante, qui ravira les amateurs du genre.

L'épidémie gagne du terrain et plus rien ne semble pouvoir l'arrêter. Morgan pense que sa survie

tient à une morsure de chauve souris qu'il a contracté lors d'un voyage et qui l'aurait immunisée. L'humanité court à sa perte, la fin du monde est proche.



Retour au présent. L'abnégation gagne de plus en plus Robert Morgan, jusqu'à ce jour béni où il voit un petit chien, bien vivant. L'espoir renaît d'un coup. Il sera de courte durée mais sera suivi d'un nouvel espoir quand cette fois, il s'agira de la découverte d'une jeune femme, perdue dans cette ville inhospitalière.

Vision de l'apocalypse, long métrage qu'on croirait issu de la série mythique "La quatrième dimension", *The last man on earth* est réellement très réussi et donne à Price l'occasion d'affirmer encore ses talents d'acteurs, puisqu'il est souvent seul à l'écran et semble vraiment investi par son rôle, exprimant la solitude, le désarroi, la joie, avec un grand art. Les zombies ne sont pas le point principal du film et vous n'aurez pas droit à des scènes d'horreurs comme vous le montrera George Romero quatre ans plus tard. Vous en retrouverez par contre le total pessimisme, ou chaque nouvelle naissance d'un espoir nouveau est tout de suite contrebalancé par un fait venant briser cette espoir.

En clair, une oeuvre sombre, noire, prophétique (?), très bien réalisée et interprétée, et qui vaut vraiment le coup d'oeil.